

## Aux Ambassadeurs – *Black Birds*

Louis LÉON-MARTIN (*Paris-Midi*, vol. 16 [nouvelle série], n° 194, 29 mai 1926, p. 4)

France

Le 28 mai 1926, quelques mois après le triomphe de *La Revue nègre*, ouvre aux Théâtre des Ambassadeurs – alors dirigé par Edmond Sayag<sup>1</sup> – *Black Birds of 1926*, dont la vedette afro-américaine Florence Mills<sup>2</sup> présente un contraste très net par rapport à la référence qu'est devenue Joséphine Baker<sup>3</sup>. Là où cette dernière s'était imposée par ce qui fut perçu comme une animalité sauvage, d'une vitalité débridée, la première avait présenté au contraire une image de fragilité et de délicatesse en complète opposition. À son propos, Maurice Chevalier déclare : « Vous allez voir Florence Mills. C'est une grande artiste. Vous n'avez pas idée de ce qu'est le véritable art noir » (Schmitt 1926, p. 16). L'auteur de cet article – Louis Léon-Martin ou Louis-Léon Martin (1883-1944) – est un écrivain français, auteur principalement d'ouvrages historiques. Il ne se contente pas de l'inévitable comparaison avec Joséphine Baker mais décrit en détail l'ensemble de la revue, ce qui confère à ce texte un caractère documentaire intéressant (voir aussi Bizet 1926, Achard 1927 et Cugny 2014, p. 227-233).

---

<sup>1</sup> Edmond Sayag, de son vrai nom Edmond Saiac, originaire d'Oran, est l'un des plus importants producteurs de spectacles de l'époque. Après la Première Guerre mondiale, il reprend le Casino Kursaal d'Ostende et en fait un lieu très prisé. Parmi d'autres établissements encore, il dirige le Café des Ambassadeurs. Situé sur les Champs-Élysées à l'emplacement de l'actuel Espace Cardin au 1 de l'avenue Gabriel, il sera détruit en 1929 et remplacé en 1931 par un nouveau théâtre, le Théâtre des Ambassadeurs, dont la construction est commandée par le même Edmond Sayag. Son frère Max Sayag (Simon-Max Saiac), également dans l'industrie du spectacle, est notamment le fondateur en 1923 du label phonographique Maxsa.

<sup>2</sup> Florence Mills est un des personnages les plus intéressants du music-hall étatsunien des années 1920. Née le 25 janvier 1896, elle va devenir ce qu'on appellera plus tard une superstar jusqu'à son décès prématuré en 1927 à l'âge de 31 ans. Malgré cette notoriété, Florence Mills n'a laissé que peu de traces dans l'histoire du jazz, ce qui s'explique pour une grande part par le fait qu'elle n'a jamais enregistré. Elle est, si l'on peut dire, une victime du régime phonographique en vertu duquel certaines musiques se transmettent essentiellement par le disque. Elle se fait d'abord connaître en remplaçant Gertrude Saunders dans *Shuffle Along*, l'une des premières comédies musicales entièrement afro-américaines montées à Broadway, en 1921. Elle est alors associée au producteur blanc Lew Leslie qui la fait triompher en 1922 dans *Plantation Revue*. Florence Mills vient une

première fois à Paris avec son mari Kid Thompson, mais ne se produit pas en public à cette occasion. En 1924, Lew Leslie conçoit un nouveau spectacle entièrement autour de Florence Mills : *Dixie to Broadway*. Puis, en 1925, c'est *Black Birds of 1925*, appelé à devenir une série, sur le modèle des *Ziegfeld Follies* ou des *George White's Scandals*. *Black Birds of 1925* ouvre au Plantation Club le 3 novembre 1925. L'année suivante, conformément à ce qui est devenu un système, est monté *Black Birds of 1926*. C'est alors qu'une production parisienne est alors envisagée, laquelle rencontre le succès à partir de mai 1926 au Théâtre des Ambassadeurs. En septembre, Florence Mills quitte Paris pour Londres où, le 15 janvier 1927 ouvre la nouvelle version, *Black Birds of 1927*, sous le titre *Lew Leslie's Black Birds, 2nd Edition*. Florence Mills revient alors à Paris pour un court séjour avant d'embarquer pour New York le 27 septembre 1927. De retour au pays, les activités et les projets reprennent. Mais son activité incessante a gravement altéré son organisme sans que celle-ci ait mesuré l'ampleur du préjudice. Le surmenage était bien ressenti mais les impératifs du spectacle avaient toujours fait repousser les mesures de repos et de sauvegarde. Les médecins alertent cette fois sur la nécessité absolue d'une opération à l'abdomen. Florence Mills entre à l'hôpital le mardi 25 octobre et subit une opération le jour même. Mais l'organisme est plus atteint qu'on l'imaginait. Son état se détériore rapidement et elle décède le 1<sup>er</sup> novembre.

- <sup>3</sup> Josephine Baker (le prénom d'état civil s'écrit sans accent sur le « e » ; après son installation définitive en France, ce prénom sera francisé en Joséphine), née Freda Josephine McDonald le 3 juin 1906 à Saint Louis (Missouri) de Carrie McDonald et d'un père inconnu, probablement blanc. Elle est élevée de façon chaotique, conjointement et à tour de rôle par sa grand-mère Elvira (née esclave), sa tante Caroline et occasionnellement sa mère Carrie, fille adoptive d'Elvira. Son enfance est misérable. Dans les taudis de Saint Louis, elle connaît l'extrême pauvreté et la condition des Noirs de cette époque et de cette classe. Elle prend apparemment contact avec le monde du spectacle par des voisins, les Jones. Le père de famille joue du saxophone, sa compagne, Dyer Jones, ainsi que la fille de celle-ci, Dolly, de la trompette, le frère Bill complétant l'orchestre. Elle fait ainsi ses premiers pas à Saint Louis dans un mélodrame intitulé *Twenty Minutes in Hell* où elle tient le rôle d'un ange. Elle part ensuite en tournée dans le célèbre circuit du spectacle noir, le Theater Owners Booking Association (TOBA). Après Memphis et La Nouvelle-Orléans (où Josephine retrouve Dyer Jones qui a rejoint le spectacle), la troupe de Bob Russell s'installe pour cinq mois à Philadelphie en 1921, au théâtre Standard. Josephine y remporte un succès certain, surtout grâce à ses grimaces, strabismes provoqués et autres roulements des yeux. C'est lors de ce séjour à Philadelphie que Josephine rencontre William « Billy » Baker qu'elle épouse le 17 septembre en prenant définitivement son nom. À quelques blocs du Standard, au Dunbar, se joue *Shuffle Along*, la comédie musicale entièrement noire de Noble Sissle et Eubie Blake, dans laquelle elle parvient à se faire engager. Josephine quitte donc Philadelphie pour rejoindre New Haven, première étape de la tournée de la deuxième troupe au cours de laquelle elle va connaître le succès. À New York, après plus d'un an sur Broadway, les promoteurs de *Shuffle Along* décident de faire partir la troupe principale en tournée. Ils rappellent alors Josephine qui débute à Boston en août 1922. Elle reste plus d'un an dans la troupe, jusqu'en novembre 1923. Elle travaille ensuite avec le duo Buck and Bubbles. Noble Sissle et Eubie Blake préparent alors un autre spectacle, *In Bamville*, qui débute à Rochester le 10 mars 1924, moins de deux mois après la fin des représentations de *Shuffle Along*. Ils font de nouveau appel à Josephine. Rebaptisé *Chocolate Dandies*, le show, plus ambitieux et coûteux que le précédent, ouvre à New York le 1<sup>er</sup> septembre 1924, au Colonial Theater. Le succès n'est pas à la hauteur des attentes, nombre de critiques estiment que le spectacle est trop léché ou, en un mot, trop blanc. Josephine demande alors qu'on lui permette d'ajouter un numéro *blackface*, ce qu'on lui accorde. Après soixante semaines et des séjours à Philadelphie, Saint Louis, au Canada, à Pittsburgh et Brooklyn, les représentations s'interrompent en mai 1925. Josephine s'installe alors à Harlem et se voit engagée – par l'entremise de Will Marion Cook – au Plantation Club, un club situé à *downtown*, que les producteurs Lew Leslie et Sam Salvin avaient ouvert dans le Winter Garden Theater où Ethel Waters avait pris la succession de Florence Mills. Caroline Dudley Reagan, épouse d'un attaché commercial à l'ambassade étatsunienne de Paris, souhaite monter à Paris une revue afro-américaine. Elle contacte de nombreux producteurs français mais la plupart se montrent sceptiques. Le peintre Fernand Léger, qui vient de participer à l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes, lui conseille de rencontrer André Daven, administrateur du Théâtre des Champs-Élysées. Celui-ci, inauguré en 1912, est déficitaire et vient d'être revendu à

Une salle comme on n'en voit que trois fois par saison à Paris. L'on est venu aux Ambassadeurs, convié par la direction à un Mumm cordon rouge et à « Black Birds » la revue américaine. C'est à proprement parler vous combler et charmer, bien des gourmandises à la fois. Une pénombre d'ambre rose emplit la salle fleurie comme une serre, où luisent autour des tables les épaules des femmes, les plastrons des hommes. Tout est rose : les glycines mauves qui pendent des feuillages, les hortensias en épais massifs près de la scène, les jets d'eau que l'électricité colore, l'éclat de ce pavillon en cuivre dans le jazz ; tout est rose, sauf la scène, où parmi des girls accroupies, Florence Mills, un projecteur dans l'œil, chante et danse, cocasse avec sa petite tête de bouledogue, ses membres un peu grêle, son sourire généreux, cocasse mais étonnante, mais insouciant avec sa voix aux caresses de gorge, mais souvent admirable aussi de science et de virtuosité...

Tandis que l'on soupe, la revue se déroule dans un mouvement inouï, endiablé, forcené et qui de fait est l'ordre même porté à sa perfection. Pas un trou. Pas une défaillance. Pendant deux heures et demie les danseurs se succèdent tous excellents, tous comiques, tous incroyables. L'acrobatie n'a plus de limites, l'impossible est dépassé et après les premiers « oh ! » de surprise ou d'admiration on se laisse emporter avec une confiance devenue naturelle et qui est le plus sincère éloge que le public puisse décerner à cette troupe. Au demeurant le mouvement est créé, soutenu, intensifié par un jazz étonnant, le plus beau jazz que l'on ait encore entendu à Paris, cet orchestre du « Plantation » que dirige en manches de chemise un homme étonnant, qui danse, se trémousse, bat la mesure de ses épaules, de sa tête et de ses reins... comme

---

Rolf de Maré, amateur d'art d'origine suédoise, qui cherche à élargir la programmation. Séduit par l'idée, il accepte de financer un séjour de Caroline Reagan à New York en vue de recruter une troupe noire. Arrivée sur place, Will Marion Cook l'aide à trouver les artistes qu'elle cherche. La vedette pressentie a sans doute été Florence Mills dont la notoriété est alors au plus haut, mais le montant du cachet demandé a pu se révéler dissuasif. Caroline Dudley et Will Marion Cook tournent alors leurs regards vers Ethel Waters. Ils vont l'écouter au Plantation Club, mais c'est sa remplaçante, Josephine Baker, qu'ils entendent ce soir-là, où il semble que leur décision ait été prise de l'engager, sinon de la propulser vedette du spectacle à venir. Josephine Baker débarque donc à Paris dans la troupe qui sera celle de *La Revue nègre*. Elle va rencontrer un succès foudroyant qui l'incite à rester en France. Ce succès de meneuse de revue ne se démentira jamais, jusqu'à son décès en 1975. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle se livre à des actions de renseignement pour la Résistance française et les Alliés. Après la guerre, elle se distinguera notamment par l'adoption d'une douzaine d'enfants d'origines très variées, qu'elle baptisera se « tribu arc-en-ciel ». Ses cendres ont été transférées au Panthéon le 30 novembre 2021.

si, possédé d'une frénésie intérieure, il la communiquait à la musique qui elle-même anime les artistes en scène<sup>4</sup>.

J'ai dit le rare mérite de Florence Mills. La discussion est ouverte : qui l'emporte d'elle ou de Joséphine Baker ? Florence Mills semble une Joséphine Baker « laminée » par quelque Conservatoire, lequel lui conféra plus de maîtrise mais amoindrit certains de ses dons. Ce n'est d'ailleurs qu'une opinion... À côté d'elle Johnny Hudgins<sup>5</sup> s'est révélé un clown magnifique et un danseur d'une verve, d'une invention et d'un esprit qui le classent au rang des plus grands du music-hall. J'adore les gens qui ont de l'esprit avec leurs jambes ; c'est infiniment plus rare que l'esprit des mots et par ailleurs, quand, par malheur, on ne comprend pas, ce n'est jamais une catastrophe. Les Green Eddies<sup>6</sup> mériteraient les éloges les plus circonstanciés s'ils n'avaient la mauvaise fortune de se produire dans le même spectacle que Johnny Hudgins. Du moins, s'ils paraissent moins spirituels, sont-ils des acrobates invraisemblables et que l'on a justement acclamés. Je m'en voudrais de ne pas citer encore Edith Wilson<sup>7</sup>, Jones et Jones<sup>8</sup> qui sont de bons comédiens et surtout Lew

---

<sup>4</sup> Il s'agit de Ralph « Shrimp » Jones (1891-?), violoniste afro-américain. Il est très difficile de connaître l'identité des musiciens ayant joué dans cette production parisienne de *Blackbirds*, à l'exception de Shrimp Jones et du trompettiste Johnny Dunn (1897-1937). En revanche, le personnel de la production londonienne qui devait suivre est en principe connu. Il s'agit de l'orchestre de Pike Davis se composant ainsi : Pike Davis (leader, trompette), Randolph Dunbar, Nelson Kincard (clarinette, sax alto), Alonzo Williams (sax ténor), Johnny Dunn (trompette), Casey Jones (trombone), Bill Benford (tuba), George Smith (violon), Maceo Jefferson (banjo), George Rickson (piano), Jessie Baltimore (batterie) : voir le site *Red Hot Jazz Archive* (<http://www.redhotjazz.com/plantationo.html>, consulté le 17 décembre 2022). Il est possible que le même orchestre ait été, en partie ou en totalité, de la production parisienne, mais ce n'est pas avéré. Une annonce parue dans *Le Figaro* du 2 juillet 1926 (soit plus d'un mois après l'ouverture de *Black Birds*) annonce : « Florence Mills dans *La Revue américaine Black Birds* de Lew Leslie, avec Johnny Hudgins, Jones et Jones, Edith Wilson et l'orchestre du Plantation avec Shrimp Jones et Johnny Dunn » (Anonyme 1926, p. 4).

<sup>5</sup> Johnny Hudgins (1896-1990), comédien afro-américain, devenu célèbre pour un numéro de mime par-dessus un solo de trompette wha-wha.

<sup>6</sup> The Three Eddies, trio de comédiens et chanteurs afro-américains s'illustrant dans le *black minstrelly*.

<sup>7</sup> Edith Wilson (1896-1981), chanteuse afro-américaine. Elle apparaît notamment en 1929 dans le club *Chez Florence*.

<sup>8</sup> Ce duo n'a pu être identifié. L'un des deux pourrait être Fernando (Sonny) Jones (1892- ?), danseur afro-américain présent sur la scène française à partir de 1922, qui se produisit un temps dans un autre duo avec le danseur Louis Douglas.

Leslie<sup>9</sup>, le *producer* du spectacle, Shrimp Jones<sup>10</sup> le merveilleux animateur du jazz, le compositeur George Meyer<sup>11</sup> et Johnny Dunn<sup>12</sup> qui est un cornettiste comme ils en voudraient dans la Garde républicaine.

---

<sup>9</sup> Lew Leslie (1888-1963), producteur étatsunien, a été l'un des premiers producteurs blancs à monter des spectacles d'Afro-Américains, notamment au Cotton Club de Harlem et sur Broadway. La série des *Blackbirds* connut cinq productions entre 1926 et 1939.

<sup>10</sup> Voir la note 4.

<sup>11</sup> George W. Meyer (1884-1959), auteur de chansons étatsunien.

<sup>12</sup> Voir la note 4.

## Bibliographie

Achard, Paul (1927), « Sur une étoile morte – Florence Mills... », *Paris-Midi*, vol. 16, n° 805, 3 novembre, p. 5.

Anonyme (1926), « Concerts & Spectacles », *Le Figaro*, 2 juillet, p. 4.

Bizet, René (1926), « Le music-hall – La revue *Black Birds* aux Ambassadeurs », *Candide*, 3 juin, p. 7.

Cugny, Laurent (2014), *Une histoire du jazz en France*, tome 1 : *Du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à 1929*, Paris, Outre Mesure.

Schmitt, Georges (1926), « La revue “Black Birds of 1926” », *La Rampe*, 15 juin, p. 16.